

Jan Baetens

POUR UNE POÉSIE DU DIMANCHE

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

DU MÊME AUTEUR

“Lieux de l’écrit” (livre-objet)
(en collaboration avec Milan Chlumksy)
Paris, les Impressions Nouvelles, 1993

“416 Heptasyllabes” (poésie)
(édition bilingue ;
version néerlandaise de Dirk van Bastelaere)
Louvain, éd. P., 1998

“Arlon, musée gallo-romain” (poésie)
Liège, éd. Tétras-Lyre, 2000

“Self-service” (poésie)
(en collaboration avec le groupe Fréon)
Lisbonne/Bruxelles, éd. Casa Fernando Pessoa/éd. Fréon, 2001

“Made in the USA” (poésie)
Paris-Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2002

“Arts poétiques” (poésie)
Chambéry, éd. Comp’Act, 2002

“Les Belges sont à la mode”
(anthologie de la poésie belge contemporaine)
Louvain, éd. P., 2002

“Construction d’une ligne TGV” (poésie)
(en collaboration avec Olivier Deprez)
Paris, éd. Maisonneuve & Larose, 2003

“Cent fois sur le métier”
Les Impressions Nouvelles, 2003
Prix triennal de poésie de la Communauté Française de Belgique, 2007

“Vivre sa vie. Une novellisation en vers du film de Jean-Luc Godard”
Les Impressions Nouvelles, 2005

“SLAM ! Poèmes sur le basket-ball”
Les Impressions Nouvelles, 2006

“Cent ans et plus de bande dessinée (en vers et en poèmes)”
Les Impressions Nouvelles, 2007

“11 Vues de Grenade”
Liège, éd. Tétras-Lyre, 2009

Quand je suis arrivé avec mon Nu descendant un escalier, ils ont su que cela ne correspondait pas à leur théorie, que ce n'était pas une illustration de leur théorie. Et de fait, il y avait dans ce tableau plus que du cubisme, à savoir l'idée du mouvement, sur laquelle les futuristes travaillaient dans le même temps. Alors ils ont jugé que ça n'était ni l'un ni l'autre, ni futuriste ni cubiste, et ils l'ont condamné. (...) J'ai trouvé cela insensé de naïveté. Alors cela m'a tellement refroidi que par réaction contre un tel comportement, venant d'artistes que je croyais libres, j'ai pris un métier.

(Pierre Cabanne,
Entretiens avec Marcel Duchamp, 1967)

I.

*HABITER PROFESSIONNELLEMENT LA TERRE :
POUR UNE POÉSIE DU DIMANCHE*

L'auteur de ces pages est un poète du dimanche... En fait, j'écris tous les jours, y compris le dimanche, tout en exerçant un second métier, que je n'ai jamais ressenti comme un obstacle à la création. Si l'idée de vivre de sa poésie me paraît agréable – cela dit, l'idée d'avoir des lecteurs me paraît plus agréable encore –, elle me fait aussi très peur. Je sens confusément – car je ne peux ici parler d'expérience – que la situation du poète professionnel n'a pas que des avantages : elle oblige en effet à écrire, sans que le poète ait toujours la liberté d'écrire ce qui le tente. On ne répètera jamais assez l'avertissement de Georges Bataille au seuil de son roman *Le Bleu du ciel* : « Comment nous attarder à des livres auxquels, sensiblement, l'auteur n'a pas été contraint ? ». De son côté, le second métier n'achète pas seulement la liberté – celle d'écrire ce que l'on veut, celle surtout de ne pas écrire quand le désir fait défaut –, elle nourrit aussi l'acte littéraire. Car le texte gagne à parler de quelque chose plutôt que de soi – dont on sait maintenant assez.

Le présent recueil se veut donc un hommage aux poètes du dimanche, dont l'activité professionnelle a eu un impact sur leur façon d'écrire – et dans certains cas même une influence durable sur la poésie tout entière.

Les textes qui les présentent nomment les métiers en question – et par principe j’ai ignoré autant que possible les activités ayant un rapport avec l’écriture même, comme le journalisme ou l’enseignement (mon propre métier, présent dans quelques poèmes seulement). Ils s’efforcent aussi d’intégrer quelques particularités de ces métiers dans leur forme même, qui est le sonnet, mais, logiquement, un sonnet toujours différent.

En creux, tous ces textes se souviennent d’une jolie fable de José Muñoz et Carlos Sampayo, *Le Poète* (éd. FRMK, 1999). Dans cette bande dessinée hélas peu connue même des amateurs, les deux auteurs partent d’une situation réelle pouvant faire pâlir d’envie tous les poètes d’Europe : l’attribution annuelle, à Buenos Aires, d’un « prix national de poésie », dont le lauréat bénéficie pour le reste de ses jours d’une rente généreuse versée par les édiles. L’histoire qu’inventent Muñoz et Sampayo (car on est prié de croire que « toute ressemblance, etc. »), est de celles qui commencent bien mais finissent mal. En effet, l’heureux élu de l’année dont ils racontent les aventures, s’avère vite dépenser l’argent reçu à des fins peu attendues et en tout cas peu compatibles avec l’exercice de son nouveau métier. Il ne quitte plus les bordels, prend l’habitude de s’enivrer abominablement, perd une fortune dans les salles de jeu et... n’écrit plus une seule ligne. Les résultats ne se font pas attendre et l’adjoint à la culture décide d’intervenir.

Les poètes réunis dans ces pages ont connu sans doute les mêmes tentations et les mêmes périls. Mais ils s’en

sont débarrassés par le travail, songeant peut-être,
comme moi :

*À ceux qui veulent faire plus chic
Que Yeats, mais que la peine de chercher
Un thème laisse ivres
D'impuissance*

*À ceux qui s'en branlent
Bien décidés à faire
De tout un sujet de colloque
Et de n'importe quoi un prétexte
À poésie – fille bien, Dieu merci, facile...*

II.
LES POÈTES AU TRAVAIL

Autoportrait à cinquante ans

Primum vivere, traduisons
De suite *prime à l'existence*,
Quitte à surveiller en tronqués
Xandrins le début le milieu

Et la fin de celle des autres,
Quitte à laisser la rime adieu
Et à César et à reprendre
Ces livres qui savent compter.

Ici pas de minute à perdre,
Donne-moi, poète, la main
Courante et copie quelques actes ;

Apprends le féminin de livre
Et pèse tes mots à l'instar
Des jours qui te seront comptés.

Pour le métier du portraituré, voir « Moi Je » ou « Anonymes », à la fin de cette collection.

Georges Bataille, bibliothécaire

On en a vu d'autres
Aux Bains-douches Amprose
Mais commençons par ceux
Qui ont fui la pitance

Des qui parlent latin.
Tu l'as parfaitement,
Hémistiche, compris :
Ceci n'est pas un po

Ème épique à forcée
Marche. Sur ton cul
J'écris sans e muet

Des mots comme « Pin-up »
Pour raconter ailleurs
Ton foutre et tes foutaises.

Archiviste-paléographe de l'École des Chartes, Georges Bataille terminera sa carrière comme conservateur de la bibliothèque municipale d'Orléans, où il se consacra à divers travaux.

Lucien Becker, préfet de police

J'ai cherché recherché
Des femmes sans paupières
Et pourtant cachottières ;
Des nez deux fois percés ;

Des hommes alléchés ;
Des brûleurs de cervelles ;
Des vendeurs de leurs belles
Qui se sont fait saigner.

Des fripouilles qui leurrent
Les cocus repentis
À pile quatorze heures.

Je n'ai trouvé que toi,
Qui me sert de sosie
Plus que je ne le crois.

Lucien Becker fut membre du comité directeur de la revue *Sud* dans les années 1950, avant de se convertir à des occupations plus sérieuses.

Gottfried Benn, dermatologue

Il y a l'entaille, l'incise, certes,
Mais elles sont inutiles.
Toute peau est transparente,
Elle parle et je l'entends.

Une femme lui montre son épiderme, toute,
Il ne pense pas vieille peau,
Peut-être qu'il le lui dit, même.
M'aimes-tu ? Ils ne sont plus là

Pour les câlins. Voilà les gants,
Sans lesquels tu ne voulais pas.
Retourne-toi. Me sens-tu qui touche ?

J'y suis, je n'y suis pas.
Notre peau nous habite.
Pas la peine de se mettre à nu.

Gottfried Benn (1886-1956), auteur expressionniste allemand. Son autobiographie *Doppelleben* (*Double vie*) a été traduite aux éditions de Minuit.